

## Le 12 janvier 1848 à Palerme

C'est exactement le 12 janvier 1848 que la révolution italienne entra courageusement dans la période décisive de la lutte contre les princes qui jamais n'auraient consenti à rendre la liberté à leurs sujets. Jusque là le mouvement avait été de concorde et de sympathie entre princes et peuples. Inauguré par Pie IX en 1867, il avait gagné toutes les petites cours italiennes, celle des Bourbons à Naples comme les autres. C'étaient les Rois ou les grands ducs qui octroyaient la Constitution, qui garantissaient la liberté de la presse, qui arboraient le drapeau tricolore. Toute l'année se passa en fêtes, en illuminations, en promenades patriotiques. Mais Palerme ayant demandé, ainsi que ses anciennes traditions semblaient l'exiger, une constitution libre et indépendante, le Roi Ferdinand la refusa, et la ville prit les armes. On fit savoir au Roi que l'insurrection aurait commencé le 12 janvier, et le 12, à heure fixe, le peuple se leva furieux et violent et attaqua les troupes du Roi Ferdinand. Deux mois plus tard, Milan suivit son exemple, et dans les mémorables *Ciaque Giornate*, força les Autrichiens à abandonner la ville et toute la Lombardie, hormis les forteresses du Quadrilatère.

Ce fut alors, que Charles-Albert prit les armes, et à la tête de son armée passa le Tessin, et déclara la guerre à l'empire autrichien. Rien n'égalait l'élan du peuple italien à cette époque. On aurait dit un jeune homme qui, dans la vaillante énergie de son âge, et dans une confiance sans borne de sa force, suppose que le monde est ouvert pour lui, et qu'il n'a qu'à tendre la main pour cueillir les beaux fruits germés du sol, pour lui faire plaisir. Le mois d'avril 1848 marque le zénith des grandes espérances italiennes. Tout marchait à souhait. Les soldats piémontais battaient les Autrichiens ; en deçà et au delà du Mincio l'Italie était libre et indépendante, les cœurs étaient dans la joie, et le ciel bleu et pur resplendissait souriant d'un bout à l'autre de la Péninsule.

C'est seulement à la fin du mois d'avril que la situation changea soudainement. Pie IX, alar-

mé par les menaces de l'Autriche et de la Prusse lançait sa fameuse encyclique et retirait sa main protectrice de la révolution italienne. A Naples, le roi Ferdinand étouffait dans le sang la liberté, et de sa main vengeresse déchirait la Charte qu'il avait lui-même juré de respecter ; en Lombardie, l'armée piémontaise après les belles victoires de Goito et de Peschiera, commençait à ressentir le défaut d'organisation et de commandement, et essuyait des revers là où elle avait rêvé des victoires promptes et faciles. Mais pour comble de malheur, la discorde rongea le cœur des Italiens, et détournait leurs yeux du but qu'ils auraient voulu atteindre : guerre contre l'Autriche, de manière à la chasser de la Péninsule et à lui ôter toute influence sur les petits Etats italiens. On se querella entre frères, on se jaloussa. Les uns contrecarraient les projets des autres ; on mêla de petites et de sottes révolutions intérieures à la grande et digne révolution nationale. Charles-Albert, âme douce, pieuse, délicate, n'osa pas imposer sa volonté aux autres et commander en dictateur. L'eût-il voulu, il n'aurait pas pu le faire, son armée n'ayant pas assez de force ou assez d'organisation pour tenir tête aux bataillons bien nourris et disciplinés que le maréchal Radetsky amassa entre Vérone et Mantoue, pour les lancer au moment voulu contre les troupes piémontaises. Un orgueil malentendu, une confiance poussée jusqu'à l'enfantillage empêchèrent le roi et ses ministres de signer à temps avec la France une alliance solide, en lui offrant les compensations auxquelles son intervention lui aurait donné le droit. Entraînés par une illusion généreuse mais folle, on refusa la paix à des conditions raisonnables et possibles. Pour tout vouloir, on finit par tout perdre, et Novare, la catastrophe terrible, s'appesantit sur l'Italie entière. Ce fut le châtement, mais il était mérité !

Cependant, l'expiation commença le lendemain de Novare, et elle consista surtout dans la réparation des torts de 1848-49. Si un noble sentiment de fierté ôta aux Italiens le courage d'avouer publiquement leurs fautes, leur sage et patriotique conduite prouva qu'ils ne voulaient plus les commettre. Tout le mouvement heu-